



Moussa Camara dans *Les yeux ouverts* de Thomas Lebrun, © Romain Etienne / Item.

Un solo peuplé

Thomas Lebrun / Moussa Camara

Les yeux ouverts, solo du danseur malien Moussa Camara fraîchement créé aux Subsistances le 25 février, offre un contrepoint au regard occidental sur le sida. Rencontre avec un artiste de feu et de larmes.

Par Christiane Dampne publié le 4 mars 2014

Chorégrapheur l'impact du virus sur les relations amoureuses – de son éclosion à sa propagation – en revisitant les trente dernières années, tel était le défi du chorégraphe Thomas Lebrun, en créant en juin 2013 *Trois décennies d'amour cerné* : « *trois soli / De Risques. De Doute. De Solitude & un duo / De Peur* ». Grâce à la commande des Subsistances d'aborder le point de vue africain sur le même thème, il poursuit son travail et sa confrontation à l'hécatombe provoquée par le virus. Avec le danseur malien Moussa Camara, il traverse autrement l'amour cerné par les états de doute, de peur, de risque, de combat et de solitude. Construit à partir des matériaux apportés par le jeune danseur, ce nouveau solo croise les regards de deux cultures et creuse avec force et subtilité la perte irrémédiable.

En étant attifé de plusieurs robes colorées nouées sur lui, Moussa Camara représente-t-il une mama malienne ? Évoque-t-il la polygamie ? Incarne-t-il différentes femmes victimes du sida ? Son solo ouvre grandes les portes des interprétations et les robes constituent le fil directeur. Ses mouvements les font tomber une à une comme autant de linceuls s'étalant au sol. À la fois nue et dénuement. Et lorsqu'il les plie amoureusement pour former un paquet qu'il tend au public, on ressent à vif toute l'ambivalence, à la fois fardeau et offrande. Porteur d'une mémoire, le danseur malien fait revivre ces femmes aimées, terriblement vivantes au creux de ses mains. Un solo peuplé. Sa présence est hantée par les absences. Sous ses pieds et dans son corps vibrent mort et vie entrelacées. Les musiques médicinales et le chant final l'accompagnent en apaisant sa traversée douloureuse. Des gestes rituels également semblent le soulager. La pièce démarre par un geste de recueillement : l'artiste dépose délicatement au sol une robe comme la dépouille d'une femme devant laquelle il s'agenouille plusieurs fois.

Moussa Camara alterne saut vital, tressaillement d'effroi, geste d'étranglement, mouvements désarticulés, puissance du bassin et tremblements. Une danse métamorphose. Il n'exécute aucun déplacement dans l'espace dépouillé. Sa mobilité est arrimée à un seul point central qui travaille la verticale bien en-deçà de ses pieds. Une danse ancrée dans la lignée de ses ancêtres. Une danse polysémique engagée, habitée, incarnée. Une danse métaphorique avec les robes en forme de trame. Une danse pour ne pas rester les yeux fermés. Une danse hommage aux victimes du virus qui foudroie le continent africain et dont on parle fort peu.

L'artiste se consume de l'intérieur. Une danse incendie pour endiguer les flots de larmes. Alors, plutôt qu'une retranscription asséchée, vous offrir la chair des mots grâce à sa parole vivante.

[Ecouter l'entretien audio](#)